

L'ISLÂM ET LE CENTRE SUPRÊME

À la fin de son *Étude critique sur L'Arbre de Lumière*, M. Patrick Geay s'étend longuement sur la manière dont nous présentons la doctrine eschatologique du Cheikh al-Akbar. Ses remarques méritent d'être prises en compte car, à la différence des autres, elles sont argumentées de manière sérieuse. Il écrit notamment : « Même si dans son essence l'islam s'identifie nécessairement à la Sagesse divine comme toute autre révélation, il ne peut, en tant qu'expression adaptée de cette Sagesse, être considéré comme étant leur matrice principielle. L'Auteur va dans cette optique jusqu'à soutenir que "la Tradition primordiale ne relève pas d'une autorité supérieure à la Loi islamique" (p. 139), ce qui reviendrait à nier "l'existence d'un Centre suprême hors de la forme particulière de l'Islam et au-dessus du centre spirituel islamique", pour reprendre la formule de Michel Vâlsan dans son article sur *Les derniers hauts grades...* Il y a donc chez l'Auteur une intention exclusiviste qui, par rapport à l'enseignement de Guénon, représente une véritable régression. Dans son premier livre sur le pèlerinage, l'Auteur reconnaissait pourtant cette *dépendance* de l'islam à l'égard du Centre Suprême (p. 28). Cette radicalisation tendancieuse de sa position suppose donc une volonté d'absorber les autres traditions dans le giron de l'islam, ce qui place l'Auteur dans une position incohérente, presque destructrice (p. 138)... Au lieu de faire l'unité en rassemblant "les forces sacrées" (M. Vâlsan) qui subsistent dans notre monde, l'Auteur fait disparaître la diversité et donc la richesse des formes, afin de privilégier l'une d'entre elles. Là encore, il divise plutôt que d'unir ». Voilà qui a le mérite d'être clair : selon notre critique, la doctrine traditionnelle que nous exposons serait contraire à l'enseignement de René Guénon et à celui de Michel Vâlsan ; et, pour faire bonne mesure, en contradiction avec celle à laquelle se référaient nos premiers écrits. À partir de là, les qualifications réprobatrices sont lancées à la pelle : exclusivisme, infatuation, discourtoisie, radicalisation tendancieuse, régression, incohérence, sans compter l'accusation, proprement scandaleuse, de mauvaise foi.

Cela dit, nous reconnaissons volontiers qu'entre l'affirmation d'une dépendance de la forme islamique à l'égard du Centre suprême et celle selon laquelle la Tradition primordiale ne relève pas d'une autorité supérieure à celle de la loi islamique il y a une contradiction apparente, mais ce n'est assurément pas la seule que l'on puisse trouver dans un domaine où l'expression de la vérité revêt souvent une forme paradoxale. Celle dont fait état M. Geay se résout pourtant aisément si l'on prend en compte l'ensemble des données traditionnelles qui s'y rapportent. Pour étayer ses objections, il s'appuie sur ce que

nous avons écrit dans notre ouvrage sur le pèlerinage, dont le contenu apparemment lui convient. Toutefois une analyse plus fine et moins passionnée aurait dû lui remettre en mémoire qu'il existe deux éditions de cette étude : la première qui a paru aux *Éditions de l'Œuvre* en 1982 et la seconde qui a paru chez *Bustane* une dizaine d'année plus tard. Cette dernière a corrigé la précédente sur un point qui peut paraître mineur, mais dont la signification est essentielle pour la bonne compréhension de l'aspect doctrinal litigieux. En effet les pèlerins, lorsque qu'ils atteignent la Station d'Arafa qui est le but et l'essence du pèlerinage islamique, ont pris l'habitude, quand qu'ils se rendent au pied du Mont de la Miséricorde (*Jabal ar-Rahma*), de se tourner vers lui pour adresser leurs prières de demande. Comme ce Mont symbolise, en accord avec l'idée de Centre suprême, l'universalité d'une Bénédiction divine répandue sur tous, au-delà de toute forme et de toute limitation particulière, nous avons interprété cette orientation des pèlerins comme la manifestation d'une *qibla* propre à ce lieu, indépendante et transcendante par rapport à celle qui prévaut au sein de la forme islamique, orientée tout entière vers la *Kaaba* de La Mekke. Or cette interprétation, fondée sur une pratique aujourd'hui unanimement suivie, s'est avérée inexacte car elle est contraire à une *sunna* qui, vérification faite, ne peut laisser place au moindre doute. Le Prophète – sur lui la grâce unitive et la paix divine ! – a dit : *khûdû minny manâsika-kum* (prenez de moi vos rites du pèlerinage). Or, lorsqu'il s'est rendu au pied du Mont de la Miséricorde au cours du Pèlerinage de l'Adieu, il ne s'est pas tourné vers lui, mais bien vers La Mekke pour adresser ses prières de demande. La pratique actuelle est une *bid'a* (innovation blâmable) caractérisée dont on peut s'étonner qu'elle soit tolérée par les Wahhabites, si prompts à dénoncer par ailleurs des pratiques parfaitement légitimes, et qui sont pris ici en flagrant délit d'ignorance et de laxisme. Il fallait donc conclure que nous avons fondé notre interprétation initiale sur une donnée erronée. Ce constat nous a placé durant plusieurs années dans une position inconfortable, car nous supportions mal l'idée que nos lecteurs aient été induits en erreur et encouragés à poursuivre une pratique condamnable au regard de la loi sacrée. Toutefois ce fâcheux incident, par l'effet d'une compensation miséricordieuse, a attiré notre attention sur le sens profond de la *sunna* prophétique, de sorte que l'erreur commise s'avéra providentielle.

Le maintien en toutes circonstances de la *qibla* en direction de la *Kaaba* de La Mekke, symbolise ésotériquement l'élection d'une forme particulière et du Centre initiatique qui lui correspond, ayant pour raison d'être et pour effet de faire d'eux les supports privilégiés du Centre suprême durant la période finale du cycle humain. Il va de soi que l'islâm, sous son aspect formel, demeure sous la dépendance de ce Centre, car l' élu dépend nécessairement de Celui qui l'a élu : en tant qu'il est une forme parmi d'autres, l'islâm ne peut prétendre être « la matrice principielle de toutes les révélations ». En même temps, en vertu du statut d'excellence qui lui a été conféré par la Sagesse divine, il a été révélé comme étant la Religion d'*al-haqq* (*dîn al-haqq*) de sorte qu'aucune autorité ne peut plus être considérée comme supérieure à la sienne, car *al-haqq* ne tolère aucune association ; c'est le verset : *Huwa-lladhî arsala rasûla-Hu bi-l-hudâ wa dîn al-haqq li-yuzhira-hu 'alâ*

ad-dîni kulli-hi wa law kariha-l-mushrikûn, c'est-à-dire : c'est Lui qui a missionné Son Envoyé avec la Guidance (universelle de l'Arbre de Lumière) et la Religion d'*al-haqq* pour les faire prévaloir sur la Religion tout entière, n'en déplaise aux associateurs (Cor., 61, 9). Rappelons qu'*al-haqq* signifie à la fois : Dieu, la Vérité et le Droit qui, selon l'enseignement du *tasawwuf*, sont trois notions qui désignent une réalité traditionnelle unique. Rappelons aussi que l'autorité de l'Envoyé d'Allâh s'exerce à tous les degrés et dans tous les états de l'Être : en tant que Verbe universel, il est uni à tous les autres prophètes tandis que, dans les « trois mondes », il apparaît successivement comme *al-malik al-quddûs* au degré de la manifestation informelle, comme *al-hayy al-qayyum* au degré de la manifestation individuelle (ce qui l'identifie comme Chef de la Hiérarchie du Centre Suprême) ⁽¹⁾ et enfin comme Pôle de la Tradition islamique au sens strict.

L'autorité propre du Centre suprême subsiste intacte, mais elle ne peut plus désormais être envisagée comme *extérieure* à la Révélation islamique car elle a été providentielle-ment intégrée en son sein. Telle est la signification du maintien de la *qibla* formelle à la Station d'Arafa ; et tel est le sens profond de la parole prophétique : *khayr ad-du'à du'à Arafa* (la meilleure prière de demande est celle d'Arafa). M. Geay a raison de rappeler que « la Tradition originelle est *cachée* », mais il ne peut se résoudre à admettre qu'elle est occultée aujourd'hui à l'intérieur même de l'islâm. Ceci explique pourquoi, lorsque cette Tradition primordiale et universelle sera manifestée à nouveau grâce à l'action conjointe et complémentaire du Mahdî et du Christ de la seconde Venue, cette extériorisation finale prendra nécessairement appui sur la loi islamique (*sharî'a*) dont la lettre ne sera modifiée en rien. En effet cette loi détermine le statut traditionnel de la période finale du cycle humain, annonciatrice du « siècle à venir » de sorte qu'elle ne fait qu'un avec la Tradition envisagée dans sa totalité. Pour défendre sa thèse, contraire à l'enseignement unanime du *tasawwuf*, M. Geay est contraint de jeter en pâture à ses lecteurs les agissements des salafistes bornés et des fondamentalistes qui détruisent les « tombes saintes de Tombouctou » ⁽²⁾, autrement dit une caricature grossière au nom de laquelle il se permet de déclarer, pour conclure, que « Depuis la mort de Guénon, le monde a beaucoup changé et c'est ce qui rend nécessaire la révision des hypothèses formulées autrefois ⁽³⁾ sur son sort. La situation présente de retrait généralisé du point de vue spirituel authentique rend impossible un quelconque redressement de l'Occident par lui-même, tout comme l'intervention d'un Orient, désormais fondu (?) dans la modernité ».

Singulière profession de foi, qui s'accorde mal avec le devoir de « réconciliation universelle » que notre contradicteur a le toupet d'évoquer ensuite ! Ce n'est sûrement pas la réconciliation, mais bien la guerre sainte qui s'impose à l'égard de tous ceux qui,

(1) Cf. L'étude de Michel Vâlsan intitulée : *L'Investiture du Cheikh al-Akbar au Centre Suprême*.

(2) Précisons à cette occasion que ces tombes ne sont nullement des tombes de saints au sens que l'ésotérisme donne à ce terme. Le prétendu « mystère de la ville » (entretenu par une propagande habile) ainsi que les trésors « culturels » qu'elle est censée contenir sont sans rapport, ni avec l'antique tradition africaine, ni, en dépit de quelques références superficielles, avec le *tasawwuf*.

(3) Dans la Conclusion de son *Introduction générale aux doctrines hindoues*.

comme lui, se cramponnent à cette vision superficielle et caricaturale de l'islâm ; qui, comme lui, s'emploient à « réviser » l'enseignement de Cheikh Abd al-Wâhid pour le rendre conforme à leurs spéculations profanatrices ; qui, comme lui, encouragent les interprétations akbariennes compatibles avec les visées subversives de l'Occident en général et du sionisme en particulier ; qui, comme lui, dénigrent ou ignorent systématiquement celles qui sont de nature à endiguer l'action antéchristique dont ils sont les jouets. Que M. Patrick Geay prenne garde, car la déchéance et la corruption intellectuelles qu'il laisse transparaître aujourd'hui se rapprochent dangereusement de celles qui, naguère, ont conduit M. Jean Robin à sa perte !

A. R. Y.

ADDENDUM

Dans le dernier numéro de *Vers la Tradition*, nous avons découvert avec surprise que l'article de M. Geay avait également retenu l'attention de M. Marc Férel ; il écrit : « l'auteur parle assez peu de l'ouvrage lui-même. Il se propose surtout d'expliquer pourquoi M. Gilis ne peut plus se prévaloir d'être une autorité en matière de doctrine traditionnelle, son œuvre comportant de graves erreurs, surtout si l'on se place du point de vue de la tradition primordiale » ; et il ajoute : « Nous n'entrerons pas dans cette polémique ».

Sur ce point, nous devons bien dire qu'il nous est difficile de le prendre au sérieux car cela fait plusieurs années que l'on s'efforce, aussi bien dans *Vers la Tradition* que dans *La Règle d'Abraham*, de nous discréditer d'une manière systématique plutôt que d'examiner le contenu de nos ouvrages. Par ailleurs, on supporte mal que nous puissions légitimement intervenir à propos de doctrines ésotériques autres que celles du *tasawwuf* en vertu de transmissions dont nous fûmes le bénéficiaire (avant et après notre entrée en islâm) ⁽⁴⁾. Ceci est vrai, en particulier, lorsque nous abordons des questions relatives au Catholicisme. À cet égard, les remarques finales de M. Férel sur notre prétendu « manque de prudence » font écho au discours délirant et quasi-blasphématoire tenu naguère par M. Nikos Vardhikas dans sa « Note de lecture *La Papauté contre l'Islam* » ⁽⁵⁾. Apparemment, la direction occulte (pour ne pas dire occultiste) de *Vers la Tradition* n'a pas changé depuis le décès de son fondateur ; et puisqu'elle n'a toujours pas jugé nécessaire de présenter des excuses (ce qui lui aurait au moins permis de sauver son honneur), nous tenons à lui dire que nous ne céderons pas devant ces tentatives d'intimidation répétées. Que cela lui plaise ou non, nous continuerons d'intervenir sur la doctrine catholique chaque fois que nous le jugerons utile ; il faudra bien qu'elle s'y fasse !

(4) Sur ce point, nous sommes tout disposé à donner des indications complémentaires, si M. Férel le désire.

(5) Cf. le numéro 110.

Autre surprise. Nous avons pris connaissance d'une étude récemment rendue publique, intitulée : *L'Agneau « mystique » ou l'alchimie dans la cathédrale*. Elle est très partielle, puisqu'elle traite uniquement du panneau central. Néanmoins, elle contient quelques lignes de nature à intéresser les lecteurs de *Vers la Tradition*. Après avoir relevé le complémentarisme entre le principe « igné » représenté par l'Agneau et la « fontaine mercurielle » qui constitue l'axe du tableau, l'Auteur écrit : « Cette profonde continuité de traditions si diverses en apparence ne peut évidemment s'affirmer que dans un contexte initiatique, c'est-à-dire avec la plus grande discrétion. Et c'est précisément le cas de la tradition hermétique, intégrée dans l'ésotérisme chrétien, et dont la chaîne d'or ne s'est jamais rompue... Il existe dans le tableau un personnage qui s'en porte garant : c'est Virgile, qui y figure à l'avant-plan, mis en évidence par le grand manteau blanc, habit distinctif des Pythagoriciens, puis des Templiers cisterciens. Ce "païen" revêt ainsi dans le christianisme une fonction de Médiateur, littéralement canonique, comme l'est celle des Sibylles, également présentes dans les panneaux latéraux, à égalité avec deux prophètes hébreux.

« La vraie raison de la présence du poète tient dans sa fonction de *Vates*, prophète chargé de transmettre à l'Occident les doctrines primordiales, conservées notamment par le pythagorisme historique ; et, comme le montre le tableau, c'est lui qui incarne le lien assurant la secrète continuité des deux traditions... Le voici donc, seul vêtu du blanc manteau des Pythagoriciens et des Templiers, la tête couronnée de l'olivier d'Athènes. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter que tout ceci est étroitement lié au symbolisme de la *Toison d'Or*, évoqué par René Guénon notamment au chapitre III de *L'ésotérisme de Dante*.

A. R. Y.